

nent s'arranger avec eux après la bataille. Si le peuple entend raison, tu verras reparaitre les bourgeois, les gardes nationaux, les propriétaires, les juges, les gendarmes, tous les abus : c'est moi qui te le dis.

SIMPLET.

Ah ! mais non ! Un moment ! Il faut en finir, il faut établir la fraternité pour tout de bon et un ministère du progrès.

GRIFFARD.

Compte là-dessus. Au ministère du progrès ils y mettront une écrévisse. Dans quinze jours, quand ils habiteront les hôtels des ministres, va les trouver, non pour leur demander des places, mais du travail ou du pain. Tu ne pénétreras pas même jusqu'à l'antichambre ; on te fera droguer dans la cour, et enfin paraîtra un monsieur habillé de neuf qui te priera poliment de chanter le chant du départ. Ce ne sera pas le ministre, ce sera un de ses secrétaires, quelque galopin qui n'a pas de semelles aujourd'hui, et qui s'appliquera des bottes vernies demain, pendant que nous serons à l'hôpital.

SIMPLET.

Tu me fais rager. Si c'était vrai ce que tu dis...

GRIFFARD.

J'ai passé par là, mon cher. Dans la première huitaine, c'est le ministre qui vous reçoit : il vous renvoie avec des poignées de main. La seconde, c'est le secrétaire ; il vous renvoie avec des compliments. La troisième, c'est le portier ; il nous renvoie avec des injures. La quatrième fois, tu rencontres la garde bourgeoise et les mouchards. Ceux-ci te posent au dépôt, et tu ne reviens plus. Voilà la fraternité. C'est moi qui te le dis. J'en ai fait du dépôt, et de la prévention, et du reste, depuis vingt ans que je travaille pour la vraie religion de Jésus-Christ ! Va, prolétaire, bats-toi, fais-toi couper en morceaux, meurs ! Tant que tu vivras, tu seras exploité.

SIMPLET.

Mille million de milliasses de nom d'un nom !... (Il tourmente son fusil.) Mais je veux croire que nous allons marcher cette fois-ci, et que le peuple arrivera enfin au bonheur...

GRIFFARD.

Alors, tape dur et ne te mets pas sur le pied d'entendre raison. Tu n'as pas d'expérience ; moi j'en ai, et je vois déjà qu'on enfle le vieux chemin. Voilà Rheto qui nous commande ici. Qu'est-ce que c'est ? Un bourgeois. Ça a des mains blanches, ça porte un gilet de flanelle sous son habit doublé de soie, et ça se donne un genre de vous défendre de boire. Il faut de la discipline, disent-ils. Toujours la même rengaluc. Merci, j'en ai assez, et je fais des révolutions parce que je n'en veux plus, de leur discipline. Pourquoi donc que le peuple ne boirait pas un coup, lorsqu'il a travaillé ? Ils se gêneront, eux, pour décoiffer une bouteille. Mais non, ce qui est là-dedans est trop bon pour nous, c'est du vin de maître : il faut le réserver pour la table de ces messieurs. Voilà le motif. C'est moi qui te le dis.

SIMPLET.

Du vin de maître, je n'en ai pas bu souvent.

GRIFFARD.

Étais-tu aux caves du palais ducal en 48 ?

SIMPLET.

Non.

GRIFFARD.

Alors tu ne sais pas ce que c'est quo du vin. Ces

liquides d'aristo, ressemblent à ce que nous buvons comme une dame de comptoir à une balayeuse.

SIMPLET.

Tu t'en es repassé ?

GRIFFARD.

Un peu. Ils disent qu'on se pocherait... Et quand bien même ? Mais non. Tu bois, tu bois ; ça ne fait que réjouir et donner des idées. Des vins à dix francs, à vingt francs, bah ! à cent francs la bouteille ! Un velours, un feu, une mousseline, des baumes.... Tu ne te figures pas ce que ces êtres-là se font couler dans le torse !

SIMPLET.

Je crois bien. (Il fait claquer sa langue.)

GRIFFARD.

Eh ? citoyen concierge, arrive à l'ordre !

LE CONCIERGE.

Que voulez-vous, citoyens ?

GRIFFARD.

Par délégation du peuple, je commande ici. Écoute bien ce que je vais te dire. Tu es un bon ou tu n'es pas un bon. Si tu n'es pas un bon, tu trahis le peuple et tu n'es pas digne de vivre ; si tu es un bon, tu vas descendre dans cette cave. Tu connais la meilleure caveau, tire le cordon.

LE CONCIERGE.

Citoyens, je suis patriote de père en fils, prêt à mourir pour la sociale ; mais je n'ai pas les clés de la cave.

GRIFFARD.

Va les demander à l'aristo qui a le meilleur vin.

LE CONCIERGE.

C'est le propriétaire, un noble, une canaille qu'il déteste le peuple. Il refusera.

GRIFFARD.

Non tu lui diras de donner la clé, sinon, j'irai moi-même le prier de nous servir à boire. Montre-moi ses fenêtres ?

LE CONCIERGE.

Là, au premier, dans le fond.

GRIFFARD.

Je vais lui envoyer une sommation respectueuse. (Il tire dans les fenêtres.) Si cet avis ne suffit pas, tu lui diras que j'ai rechargé mon fusil. Il n'y a pas un bourgeois dans cette maison que je ne puisse tuer comme un chien, et, s'il me plaît de brûler le local, je le brûlerai. File ! (Le portier sort.)

SIMPLET.

J'aime ça ! tu as de l'énergie tout de même.

GRIFFARD.

On sait son métier, camarade. C'est en Italie que j'ai pris de bonnes leçons. Nous avions là de fameux chels, de vrais amis du peuple, qui ne regardaient pas plus à flamber un palais qu'une allumette. Si tu ne peux pas tirer un coup de fusil, plante un coup de couteau : si tu ne peux pas tuer par devant, tue par derrière. Il faut ça pour terrifier ces brigands, sans quoi ils reprennent le dessus, et les patriotes, au lieu de régner, finissent par aller au bagne.

SIMPLET.

Je prévois qu'il y aura du dégât dans la capitale.

GRIFFARD.

Qu'est-ce que ça nous fait ? Si nos galetas sont brûlés, nous irons loger dans les propriétés nationales. En attendant, prépare-toi à déguster une lampée démocratique et sociale.